

ORANIENBURG_SACHSENHAUSEN
UNE PERCEPTION

Sandrine Treuillard

Lundi 21 février 2000, 10 h

à *The Odysée Hotel*
Grunbergerstraße 23,
10 243 Berlin.

Attente d'un signe de Johannes G. pour le rencontrer.

Pas très bien dormi.

La coque d'un bateau à la proue très effilée claquait violemment l'eau, dans un mouvement de haut en bas.

On m'a réveillée durant ce rêve.



21 février 2000,
train Oranienburg-Berlin.

Sachsenhausenlager. Un nom que je ne parvenais pas à prononcer avant d'y être allée. Sur lequel je butais.

J'ai trouvé un lieu d'apaisement. Le soleil offrait de belles images. J'ai lutté contre cet esthétisme naturel qui me semblait indécent. Mais je ne pu défendre mon corps d'éprouver une forme de plaisir.



La sculpture monumentale russe. Le monolithe avec ses triangles oranges. Le plan d'ensemble basé sur cette géométrie désigné par un grand panneau à l'entrée. Les grands espaces entre les murs. Ces lieux vides qui ont été pleins.

L'herbe courte d'hiver, très pâle, le ciel bleu avec quelques gros nuages gris. Un pivert cognant le tronc d'un pin, non loin de là où fut exécuté aux yeux de tous un prisonnier rebelle. L'oiseau resté invisible.

Beaucoup de vacuité. Les ombres des arbres décharnés. Un casino peint en vert presque pastel réservé aux S.S.. Un bâtiment aménagé d'une fenêtre ouverte au ciel. Au sol, les soubassements de brique défoncés.



Le froid. Le soleil s'est caché. Une lumière égale a finalement recouvert l'ensemble.

Le temps est passé sur cette surface délimitée. J'ai eu l'impression première que tous ces espaces, vastes, d'aujourd'hui, m'incitaient à l'oubli. Il n'y avait pas possibilité d'expérimenter physiquement le souvenir actif de l'horreur à travers ces lieux. L'approche la plus réaliste des expériences des ravages vécus aux camps reste mes lectures de Primo Lévi et de "La douleur" de Duras.

L'appréhension qui m'envahissait avant de venir est très distante de ces photographies. L'angoisse est la marque de



l'anticipation. Il y eut le *souvenir* du sentiment d'horreur. Et la frayeur d'y être confrontée avant de me trouver dans ce camp de déportés.

Ça n'est plus un camp. Le Genius Loci était fait par des hommes, sans ces hommes, les nazi et les victimes, ces lieux se vident de leurs sens originels, de leur fonction, de leur terreur. C'est plutôt un champ maintenant.

Ce que j'ai vu — sans approche préalable, sans avoir étudié le plan de ce camp, sans savoir précisément à quoi se rattachaient les bribes, les extraits d'architecture. Juste dans la suggestion des



restes — ce que j'ai vu a été une transmutation du terrible en étrangeté merveilleuse. Au sens d'une inquiétude comme savent la transmettre les contes.

Sauf pour le crématorium qui va plus loin dans la mise en scène du drame : avec une sculpture reconstituant l'image tridimensionnelle de corps torturés portant un cadavre à bout de bras. Mais toutes les images prises avant, même les grilles de l'entrée avec la fameuse maxime *Arbeit macht frei*, demeurent étrangères au sentiment d'horreur.

Après la frayeur d'anticipation, il y eut mon corps en ce lieu. Ma sidération devant l'absence d'horreur fut suivie par un



sentiment de vacuité qui dura longtemps et m'entraîna à prendre ces photographies. Dans cet état émotionnel où la sidération se transmue en impression de vide, je me suis raccrochée à la perception sensible directe de l'espace. Pour donner un sens à ma présence, pour incarner le lieu.

Mon corps lui-même s'est incarné autrement : il devenait le réceptacle vide ouvert à l'immanence. Mon corps dans l'activité de ses sens a célébré le lieu en l'accueillant. Mon corps s'ouvrait à l'espace interstitiel entre lui et les frontières matérielles de l'architecture (enceinte, murs, pancartes, bâtiments...); entre lui et les objets disséminés dans une précision minimaliste (rouleau compresseur, tuyaux de douche plantés dans



le sol, arbres, bancs de pierre...); entre lui et les manifestations naturelles (climatologiques : soleil, nuages, vent, gel, froid...; sonores : pivert cognant le tronc d'un pin, fine pellicule d'eau gelée craquetant au soleil; tactiles : mes pas sur l'herbe, la tiédeur du soleil; visuelles : l'ombre du monolithe portée au sol jusqu'au mur d'enceinte, lumières, petites fleurs séchées sur leur tige...).

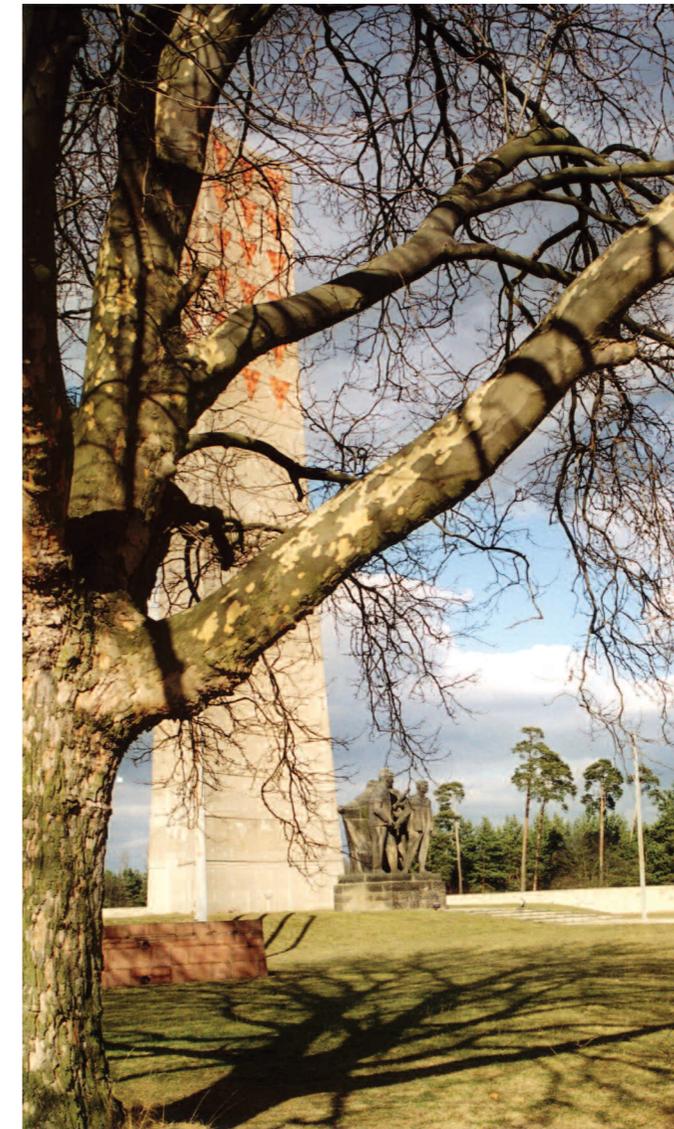
J'étais à ce point de l'expérience où l'immanence rencontre le merveilleux, le corps dans l'intervalle. Dans l'entre deux du lieu et des traces architecturales. Ma présence ainsi engagée, le corps dans l'expérience, je vivais l'actualisation du lieu.



Je n'ai pas senti le vent sur la frêle végétation ni sur ma joue. Je l'ai vu dans la course des nuages au-dessus de l'immobilité du paysage enclos.

Le froid avait paralysé mon odorat.

Par décence, j'ai pris peu de photographies. Parce qu'il n'y a pas de sentiment d'exaltation. Parce que j'ai fait attention à ce que je ressentais pour être au mieux dans le lieu et au présent.



Extraits d'une lettre
Berlin, février 2000
(réécrits en janvier 2001).

Je ne sais pas si tu t'es déjà trouvé dans un camp de déportés comme celui de Sachsenhausen. Ce lieu où le sens de *vacuité* s'est mis à retentir, m'a comme hypnotisée.

Un no man's land qu'un mur encercle telle la ligne d'horizon, avec l'herbe que l'hiver a brûlée et des fleurs séchées au bout des tiges. Ce mur d'enceinte qui sépare du monde extérieur m'a renvoyée au *pomerium*, l'enceinte sacrée primitive de Rome. Qui confère à l'espace ainsi enclos, aussi bien spatialement que symboliquement, quelque chose de l'ordre du religieux : au sens où *terre et ciel sont reliés*.

J'ai éprouvé ce sentiment du sacré à Sachsenhausen. Debout, les pieds ancrés au sol, le vertige est né de l'espace intersticiel. Entre mon corps et le lieu immobile où les nuages remuaient, rythmaient ce temps arrêté. Le vertige a célébré l'intervalle en l'emplissant. L'espace vide entre les délimitations du mur-cercle suintait de ce trouble de l'entre deux. Et m'empêchait de nommer mon état.

Je (mon corps et mon esprit) devenais un élément de ce vide, une poche d'air à l'intérieur d'une autre gigantesque. La grande sculpture érigée, derrière le monument commémoratif russe, de base triangulaire, monolithe enfonçant le ciel bleu, était munie de petits triangles oranges, rangés comme un signe lapidaire alchimique. Langage hermétique. Cela m'inquiétait parce que touchant à des choses qui résonnent en moi sans que je puisse les saisir.

J'ai pris des photos. Rien à voir avec l'horreur. Étrangeté des ombres, des espaces entre les traces d'architecture. La photographie du portail d'entrée *Arbeit macht frei* devient une image où l'appel des sens au merveilleux fait place à la frayeur.

D'infimes détails happaient mes sens et remplaçaient l'horreur effacée. Ils s'éparpillaient autour de moi sur mon parcours comme autant d'autels votifs miniatures. L'horreur était dans les souvenirs de mes lectures. Tapie dans ma tête abasourdie devant ce calme de l'espace au temps présent.

En étant là, je me croyais dans une sorte de décor pour un film — les maisons en carton, les rouleaux de poussière qu'un ventilateur pousse dans un western. Une dichotomie s'est produite en moi. Une méfiance devant le confort visuel, dans l'agréable de ce jour ensoleillé. J'ai dû m'asseoir sur un banc de pierre avant de continuer ma visite. Ce n'était pas écrasant comme je me l'étais représenté. Et c'est ce qui me sidérait. Je venais de voir la baraque en bois, vert pastel, le casino des S.S., et là, assise dans cette paix, j'entendais le bruit d'une flaque qui dégelait.



J'ai pris cette photo-ci avant de m'approcher, sans savoir vers quel bâtiment je me dirigeais. Au pied, il y avait des fleurs, des couronnes.

Ce qui m'intriguait dans cette image, c'était cette fenêtre ouverte au ciel. Et une statue placée au-dessous, de forme figurative imprécise du point où je me trouvais. Cette ouverture dans le toit m'attirait.



C'est à ce point que j'ai pris la photo. Je me suis avancée et j'ai vu les fondations défoncées, en brique, des fours crématoires, derrière un grillage. Ce fut le seul réel choc de la visite, car jusque là, je n'envisageais pas cette possibilité.



Tout à coup, le vide s'est rempli.

Photographies, texte, conception graphique & impression :
© Sandrine TREUILLARD, 2005
36, rue Etienne Marey 75020 Paris
06.12.70.05.61.
01.40.31.32.55.
San_Treuil@tele2.fr